

Prologue

C'était deux jours avant Noël. Le seul ami de Louis Weaver était en train de crever dans une chambre sordide de l'hôtel Cordova. Pour se protéger de l'air glacial qui lui coupait le souffle, Louis s'abrita sous un porche. La neige tournoyait autour de lui, l'aveuglant presque. Il se moucha puis avala une lampée de whisky bon marché. Avant de quitter l'hôtel, il en avait glissé une bouteille dans la poche de son imperméable.

C'est à Salt Lake City que Willie avait révélé à Louis qu'il allait mourir. Il lui avait fait promettre de le ramener chez lui, à Portsmouth, afin de sauver son âme. Ils avaient voyagé clandestinement à bord d'un train de marchandises. Pendant des heures, couché sur la paille dans le coin d'un wagon à bestiaux, Louis avait assisté à l'agonie de son ami.

Ces derniers temps, Willie avait souvent évoqué l'enfer et le paradis. On sentait bien qu'il avait un lourd fardeau sur le cœur, comme une pierre pesante qu'il portait en lui et qui l'oppressait. Et ce prédicateur de Fort Worth, qui avait converti Willie à la religion, n'était sans doute pas étranger à ce sentiment de culpabilité. Avant, Willie n'était pas aussi tourmenté. Louis aurait voulu l'aider mais Willie ne parlait de ses tourments que quand il était complètement saoul ou

en plein délire. Et encore, il se contentait de grommellements indistincts. Apparemment, il s'agissait d'une fille et c'était arrivé il y avait bien longtemps.

Avec un soupir, Louis rempocha la bouteille. Il était fatigué et glacé, mais il touchait au but. Le palais de justice n'était plus qu'à deux blocs. Là-bas, il ferait chaud. Louis aurait aimé être déjà de retour à l'hôtel. Il avait dépensé ses derniers dollars pour régler une chambre dont il n'avait guère l'occasion de profiter. Une bourrasque lui envoya de la neige en plein visage. Il s'en voulut de cette pensée peu charitable. Bientôt, Willie serait aussi froid que la neige, pour l'éternité, et c'était son seul ami.

Lorsque le radioréveil se déclencha, Albert Caproni s'efforça de nier son existence. Il aurait préféré rester bien au chaud sous les couvertures, blotti contre le corps de sa femme.

— Chéri... murmura-t-elle d'une voix endormie. Il sentit des lèvres douces sur le lobe de son oreille. Chéri, il faut te lever.

— Laisse-moi, grommela-t-il en plongeant sous les couvertures.

— Allez, debout, insista la voix en se faisant sensuelle.

Il sentit une main chaude se glisser vers son bas-ventre. Aussitôt, des doigts caressèrent son pénis.

— Mary, s'il te plaît... Je veux dormir.

Il n'avait pas encore ouvert les yeux, ni vu la neige ni senti le vent glacial, mais il savait que ce serait une mauvaise journée. Une journée à rester au fond de son lit.

Il sentit les rondeurs de Mary se plaquer contre son torse. Puis il l'entendit s'humecter les lèvres. Elle

parsema son visage de baisers baveux. C'en fut assez. Il capitula et ouvrit les yeux.

— Je te déteste, grogna-t-il en enlaçant sa femme.

— Je t'aime, répondit-elle.

Tout en l'embrassant, il se mit à lui caresser les fesses et les cuisses.

— Pas de ça, prévint-elle. Si tu ne te lèves pas tout de suite, tu vas être en retard.

— Un petit coup, vite fait ? implora Albert d'un ton taquin.

Il se sentait d'humeur lubrique, comme chaque fois qu'il tenait Mary dans ses bras. Après toutes ces années, elle l'excitait encore.

— Non.

— Frigide !

— Tu es dur. Elle lui déposa un baiser sur la joue et quitta le lit. Tu savais à quoi t'attendre en m'épousant, reprit-elle. À présent, bouge-toi, sinon tu seras en retard et Hadley ne t'accordera pas de budget pour les procureurs supplémentaires dont tu as besoin.

— Merde, Hadley... Dire que je dois quitter ce lit douillet et le meilleur coup de la région pour ce vieux con ! Pour la peine, je prendrai deux œufs ce matin. Je vais avoir besoin d'énergie.

— Et ton régime ? demanda-t-elle en quittant la pièce.

— Tant pis, pour une fois.

Caproni s'étira et se dirigea vers la fenêtre en se frottant les yeux. La tempête de neige avait recouvert le paysage superbe qu'il admirait chaque matin en se levant. Il bailla, se gratta et s'étira. Malgré le temps morose, il était heureux. En fait, il ne se rappelait pas une journée au cours des dernières années où il n'ait

pas été heureux. Certes, il avait connu quelques déceptions, mais il avait une femme dont il était fou, deux enfants magnifiques et, à trente-cinq ans, il était le plus jeune procureur général de Portsmouth. Or, il aimait ce travail autant qu'il aimait Mary.

En général, les procureurs étaient de brillants diplômés frais émoulus de l'école de magistrature. Ils restaient deux ans, le temps d'acquérir l'expérience des procès, puis signaient de juteux contrats et devenaient juristes d'entreprise.

Après l'université, Al s'était engagé dans l'armée. Ensuite, il avait pris des cours du soir, travaillant dans la journée pour la police de Portsmouth. Au cours de sa dernière année de droit, il était passé inspecteur au sein du bureau du procureur. Ce contact avec le droit criminel dissipa aussitôt chez lui toute envie de pratiquer le droit des affaires. Et s'il s'était imaginé dans la peau d'un avocat d'assises, une année passée auprès du procureur l'avait fait changer d'avis.

Peu avant d'obtenir son diplôme, Al avait demandé à Herb Holman, alors procureur général, de lui trouver un emploi. Tous ses supérieurs lui avaient fourni des attestations élogieuses. Ainsi, Albert Caproni fut-il nommé substitut le jour même où il reçut une lettre de la Cour suprême de l'État l'informant de son admission au barreau.

C'était loin. Entre-temps, les choses avaient évolué rapidement au bureau. Quand Harvey Babcock, l'un de ses meilleurs amis, fut élu procureur général, il fut nommé premier substitut. Cette nomination avait donné lieu à des festivités. Puis l'enthousiasme était vite retombé. Harvey Babcock avait été tué par un chauffard en état d'ivresse, sur l'autoroute.

En novembre de cette année, Albert Caproni remporta le poste haut la main contre la députée Sylvia Marshall.

En ôtant son pyjama, Albert consulta le réveil. Il était un peu plus de 5 h 30. Al avait toujours été un travailleur acharné. Déjà, lorsqu'il était gosse, il avait un petit boulot en plus du lycée pour aider sa famille. Pour lui, les heures ne comptaient pas. Du reste, il compensait souvent son manque de charisme en bûchant chaque dossier. Il tirait toujours une intense satisfaction à battre l'un de ces types issus d'une grande école ou d'un cabinet prestigieux sur un obscur point de droit déniché au prix de longues heures de recherche.

Albert jeta son pyjama sur le lit et se dirigea vers la salle de bains. En s'observant dans le miroir, il ne fut ni heureux ni déçu. Certes, son corps un peu trapu n'était plus aussi ferme qu'au début de sa carrière et il perdait ses cheveux. Mais il lui restait tout de même des muscles. Disons que je contrôle encore la situation, songea-t-il.

Toutefois, il regrettait de ne plus être au meilleur de sa forme. Quand il était plus jeune, il débordait d'énergie et jouait régulièrement au handball ou au basket. Il avait même pratiqué la boxe. Cela lui était plus difficile à présent. Certes, il faisait bien quelques pompes et abdominaux, quand il en trouvait le temps, et parfois une partie de golf. Enfin ! Il avait choisi. Il connaissait les exigences de son métier et les acceptait volontiers. De toute façon, un jour, il finirait par mourir. Et son entrée au paradis ne dépendrait pas de son tour de taille.

Fanny Maser était réceptionniste au bureau du procureur de Portsmouth depuis 1958. Arrivée avec les républicains, elle était restée avec les démocrates et avait conservé son poste quand le bureau devint sans étiquette, en 1970.

Au bout de dix-sept ans de carrière dans la police, le mari de Fanny fut tué en essayant d'intervenir lors d'un hold-up dans une station-service. Fanny avait pris deux mois de congés pour reconstruire son univers. Ce fut sa plus longue absence.

Fanny était la réceptionniste idéale. Même dans ses plus jeunes années, elle en était le stéréotype parfait. C'était une petite femme grisonnante au sourire perpétuel. Avec sa voix douce et apaisante, elle savait mettre les gens à l'aise. Cette qualité était essentielle dans un bureau fréquenté par des citoyens en colère, des policiers fatigués qui attendaient un jugement après une nuit de garde dans une zone malfamée, des témoins nerveux et des prévenus, à l'occasion violeurs, voleurs ou assassins.

Souvent, Fanny parlait à ses camarades de bridge des criminels qui faisaient la une et qu'elle avait rencontrés. Ainsi, elle avait passé une longue matinée en compagnie de Carl Billingsgate, le tueur au marteau, qui attendait d'être interrogé par le premier substitut. Ce matin-là, Carl avait tout avoué.

Et Louise Renoud ? Une femme si gentille en apparence. Qui aurait pu deviner qu'elle avait abattu son mari avec la complicité de son amante – elle était lesbienne –, avant de le laisser pour mort dans la montagne ? Il était revenu en rampant des portes de l'enfer, selon l'expression de Fanny, pour témoigner au procès. Louise et Fanny avaient eu une conversation délicieuse...

Fanny, qui avait rencontré tant de monde, ne fut guère impressionnée par Louis Weaver lorsqu'il franchit la porte de verre.

Il était 10 h 30. Le hall de réception était désert. Une heure auparavant, il grouillait de jeunes procureurs accompagnés de leurs témoins, mais les audiences avaient commencé et tous étaient partis. Louis passa quelques secondes à savourer la chaleur qui régnait dans le palais de justice. Il demeura sur le seuil, grelottant, jetant des coups d'œil circulaires. Il avait tout d'une petite souris. Son imperméable usé, sa veste élimée et sa chemise blanche tachée le protégeaient à peine du vent glacial. Son pantalon trop grand, qui tenait grâce à une ficelle nouée autour de sa taille, semblait flotter autour de hanches trop étroites.

Fanny sentit que saluer Louis Weaver serait de mauvais goût. Elle réprouvait l'abus d'alcool et, de toute évidence, ce monsieur était en état d'ébriété. Et il sentait mauvais. Néanmoins, elle lui sourit.

— Que puis-je faire pour vous ? s'enquit-elle de son ton le plus aimable.

Louis ôta son chapeau bon marché. De ses doigts nerveux, il en tripota le bord et s'avança d'un pas incertain vers le comptoir qui séparait Fanny des trois rangées de sièges de la salle de réception.

— Je suis bien au bureau du procureur ? parvint-il à articuler.

Fanny s'aperçut que le pauvre homme était bouleversé et effrayé. Son dégoût initial fit place à de la sollicitude.

— En effet.

— Il faut que je voie le procureur.

— Notre bureau en compte une cinquantaine. À qui voudriez-vous parler en particulier ?

— C'est... C'est pas M. Caproni, le procureur général ? Willie m'a dit de demander M. Caproni.

— En effet, M. Caproni est élu pour le comté de Portsmouth, mais il ne traite pas les dossiers lui-même. Je peux peut-être vous orienter vers quelqu'un d'autre si vous m'exposez votre problème.

Louis passa sa main sur une joue mal rasée et grisonnante. C'était plus compliqué qu'il ne s'y attendait. La bureaucratie l'effrayait, même quand il avait affaire à une Fanny Maser. Il avait très envie d'un verre, mais c'était hors de question.

— C'est mon copain, Willie... Il est en train de mourir, alors j'ai promis de lui rendre un service. Il m'a dit de venir voir M. Caproni et personne d'autre. Il a dit que c'était important et que M. Caproni accepterait de me recevoir.

Louis Weaver avait quelque chose de particulier : le ton de sa voix et son désir évident de se trouver ailleurs. Fanny prit sa décision.

— Je ne peux vous garantir que M. Caproni acceptera de vous recevoir. Il est très occupé. Mais donnez-moi le motif de votre visite et je verrai s'il peut vous accorder un instant.

La bouche sèche, le cœur battant, Louis songea que Willie avait dit M. Caproni et personne d'autre. Mais s'il ne répondait pas, elle allait lui ordonner de partir.

— Je suis chargé de lui annoncer que Willie Holloway est en train de mourir et qu'il veut lui révéler qui a tué Elaine Murray.

Malgré le temps exécrable, la journée s'annonçait plus belle. Al avait conclu son rendez-vous avec Hadley en une demi-heure et lui avait soutiré la promesse qu'il insisterait pour faire nommer deux procureurs supplémentaires. C'était une nécessité. Au cours des dernières années, le nombre des affaires criminelles avait grimpé en flèche. Ses substituts étaient débordés. Au tribunal d'instance, ils se présentaient aux auditions presque sans aucune préparation. Certes, leurs dossiers étaient souvent simples. Il suffisait en général de demander à l'unique témoin ce qui s'était passé, mais Caproni ne voulait pas voir un criminel s'en tirer à bon compte par manque de moyens humains.

Après son rendez-vous avec Hadley, il avait regagné son bureau pour s'entretenir avec un jeune collègue récemment transféré vers une autre instance judiciaire. Il avait été désigné pour sa première grosse affaire. Après des mois de travail, la police de Portsmouth et les agents de la brigade des stupéfiants avaient coincé l'un des plus gros trafiquants d'héroïne de l'État avant qu'il puisse se débarrasser d'une importante livraison. Cependant, l'affaire semblait sur le point de leur échapper car l'accusé invoquait une fouille illégale. Les deux hommes avaient passé une demi-heure à réfléchir au moyen de retourner la situation en leur faveur.

Caproni appréciait son collègue. Il se revoyait au même âge. Ils étaient issus du même milieu. Caproni aimait le cran de ce fils d'une famille modeste qui avait grimpé les échelons à la force du poignet. Le dossier était délicat mais le jeune homme avait pris le taureau par les cornes. Une idée commençait à

germer. Il voulait la peau de ce salaud et Caproni voyait d'un bon œil les efforts qu'il déployait pour arriver à ses fins.

Une fois débarrassé de son courrier du matin, Albert se tourna vers une pile de dossiers récents de la Cour suprême qu'il voulait étudier. Il se cala confortablement dans son fauteuil de cuir, un luxe qu'il s'octroyait parfois.

— Monsieur Caproni ?

Albert sourit à Mme Maser, l'une des seules personnes à être plus ancienne que lui dans la maison. Cela lui faisait toujours bizarre de l'entendre l'appeler par son nom de famille. Elle avait cessé d'utiliser son prénom quand il avait été nommé procureur général. L'un des aspects négatifs de l'ascension professionnelle était qu'il modifiait les rapports avec les gens.

— Que puis-je faire pour vous, Fanny ?

— Désolée de vous déranger, mais c'est peut-être important.

Albert vit aussitôt qu'elle était inhabituellement tendue.

— Il y a un homme à la réception... Il a bu et on dirait un clochard, mais... enfin, il prétend avoir un message pour vous. Je ne pense pas qu'il soit fou, il paraît sincère.

— Quel message ?

— Il est chargé de vous dire que Willie Holloway est mourant et qu'il veut vous révéler qui a tué Elaine Murray.

Tout à coup, la pièce se mit à tourner. Caproni crut défaillir.

— Monsieur Caproni, vous allez bien ?

William Holloway. Albert s'efforça de se ressaisir. Il prit une profonde inspiration. Son malaise se dissipa, le laissant désorienté et hésitant.

— Trouvez-moi Pat Kelly. Je veux voir cet homme. Ne l'effrayez pas, mais ne le laissez pas partir. Et apportez-moi un magnéto.

Il avait la voix tremblante. Cela ne lui ressemblait pas. Une autre voix lui provenait des tréfonds du passé. Il l'entendait résonner dans la solitude d'un hôtel sordide, la seule et unique fois où il avait rencontré William Holloway.

Dans son cabinet de toilette privé, Caproni se servit un verre d'eau, regrettant qu'il ne s'agisse pas de whisky. Il redressa sa cravate, rentra sa chemise dans son pantalon et enfila sa veste. Le dossier Murray-Walters refaisait surface après toutes ces années.

Le journal du matin était posé sur son bureau. On y voyait une photo de Philip Heider, au bras du président. Il était pressenti comme ministre de la Justice. Quel effet la réapparition de William Holloway aurait-elle sur sa carrière ? Aucun, sans doute, songea Caproni avec amertume. Heider était de ces êtres indestructibles qui puisent leur force dans la corruption et dégoûtent la plupart des gens. D'ailleurs, il avait effacé toutes les traces. Grâce à lui et à Schindler, il n'existait plus aucune preuve. Seulement des ombres et des murmures.

De toute façon, Heider n'était pas vraiment responsable de ce qui s'était passé. Depuis le début, c'était Roy Schindler. Dans les années qui suivirent la conclusion dramatique du procès de Bobby Coolidge, Caproni avait cherché à savoir s'il y avait du vrai dans les rumeurs horribles qui avaient couru sur Schindler.

Mais il s'était heurté à un mur de silence. Schindler était trop respecté dans son service pour être crucifié par un manque de loyauté.

Caproni, avec ses relations, aurait peut-être pu découvrir la vérité en faisant des efforts, mais son reflet dans le miroir le fixait d'un air réprobateur, lui rappelant que lui, autant que les autres, était responsable de ce qui était arrivé. À un moment donné, il aurait pu prendre une décision qui aurait fait la différence. Mais il n'en avait pas eu le courage. Peut-être n'avait-il jamais vraiment voulu connaître la vérité. Toute la culpabilité et les doutes accumulés dans son esprit pesaient de nouveau sur ses épaules. Ce fardeau l'épuisait déjà. Il s'affaissa dans son fauteuil.

Pat Kelly, le premier enquêteur de Caproni, entra dans le bureau. L'homme frêle et craintif qui l'accompagnait n'en menait pas large. À côté de Kelly, Weaver avait l'air d'un enfant qui semblait à peine pouvoir tenir debout. Dès que les présentations furent faites, il l'invita à s'asseoir.

— Monsieur Weaver, je crois comprendre que vous êtes un ami de William Holloway ?

— Willie, vous voulez dire ? Oui, monsieur. On est revenus. Je l'ai rencontré quand il a perdu sa jambe.

— Il a perdu une jambe ? Je l'ignorais.

— Il a eu un accident horrible. Ça lui a même esquiné la tête, ajouta-t-il en désignant son crâne. Mais il est pas méchant et il ferait pas de mal à une mouche, je vous le garantis.

— Pourquoi me dites-vous cela ?

Louis baissa les yeux.

— C'est pour ça que je suis venu. À Fort Worth, Willie s'est lancé dans la religion. Depuis, il parle tout le temps de son âme et du péché horrible qu'il a

commis. Mais j'ai jamais trop compris ce qu'il voulait dire. Après, il est tombé malade et il parlait plus que de revenir à Portsmouth pour vous voir.

— Où se trouve Willie ?

— Au Cordova, sur la 10^e rue.

Caproni connaissait cet hôtel depuis son passage dans la police. Depuis, il avait changé de nombreuses fois de direction, mais il était resté ce même établissement miteux qui hébergeait alcooliques, marginaux et vieillards.

— De quoi souffre-t-il ?

Louis tripota nerveusement le bord de son chapeau. La question de Caproni lui faisait penser à Willie, qui toussait, crachait et gémissait dans son enfer.

— Je crois qu'il va mourir.

— Il a vu un médecin ?

Louis secoua la tête.

— On n'avait pas assez d'argent. J'ai dépensé mes derniers dollars pour la chambre. Et quand je lui parlais de l'hôpital, il s'énervait. Tout ce qu'il veut, c'est vous voir et soulager son âme.

Caproni chargea sa secrétaire d'envoyer un médecin au Cordova. Puis les trois hommes prirent l'ascenseur et gagnèrent le hall. Kelly courut sous la pluie pour chercher la voiture tandis que Weaver et Caproni l'attendaient à l'abri.

— J'espère que Willie n'aura pas d'ennuis, monsieur Caproni. On est copains depuis pas mal de temps. Je sais qu'il a fait deux ou trois conneries. Tous les deux, on a piqué une bouteille par-ci par-là. Mais je l'ai jamais vu faire quelque chose de grave.

Caproni glissa les mains dans les poches de son pardessus. Il regarda en direction des arbres enneigés.

Le parc occupait tout un bloc, en face du palais de justice. Il était petit et, en été, surpeuplé et sale. L'hiver l'avait vidé, drapant ses pauvres arbres et sa pelouse d'un manteau immaculé. Mais si la nature avait la capacité de transformer un lieu sordide et sale en un paysage merveilleux, Caproni n'ignorait pas que la saleté persistait sous la neige.

Comme dans le dossier Murray-Walters. Les années avaient aplani les doutes et les interrogations, mais il restait de la crasse. Caproni n'avait jamais oublié Schindler et Heider. Il s'en était toujours voulu d'avoir manqué de courage au moment de choisir entre sa carrière et la vie d'un homme.

— Willie n'aura pas d'ennuis, j'espère ? répéta Louis.

Pat Kelly approcha au volant de la voiture.

— Je n'en sais rien, monsieur Weaver, répondit Albert Caproni en s'élançant sous la tempête.

II

LA MORT

1

Elaine Murray était si anxieuse que son rouge à lèvres déborda un peu. Elle unifia la couche de « Passion tahitienne » avant de s'essuyer la joue à l'aide d'un mouchoir en papier.

— Merde, murmura-t-elle en constatant que le cosmétique résistait.

La jeune fille se mit à rire. Elle aimait jurer dans l'intimité de sa chambre ou en présence de ses camarades, ce qui provoquait toujours chez elle un gloussement nerveux. Ses parents, très stricts, réprouvaient toute grossièreté.

Satisfaite de sa coiffure, la jeune fille tapota ses cheveux auburn. Richie, qui aimait leurs reflets dorés, les trouvait même flamboyants.

Elle se regarda dans le miroir fixé sur la porte de son placard. Prenant une pose, elle sourit face à son corps svelte et ferme. Grâce à la gymnastique, elle avait le ventre plat et la taille fine. Ses seins, en revanche, lui firent froncer les sourcils. Bien que superbes, ils étaient un peu petits. Or les hommes préféraient les grosses poitrines. Pourvu que Richie ne se détourne pas d'elle à cause de ça... Elle songea un instant à rembourrer son soutien-gorge mais rejeta bien vite cette idée. Ce soir était le grand soir, elle le sentait, et pas question de

tromper le jeune homme sur la marchandise. De plus, en vrai gentleman, Richie n'oserait pas lui faire remarquer la supercherie. Même si, en un sens, cela constituerait l'un de leurs secrets... peut-être pour toujours.

Pour toujours ! Les yeux fermés, Elaine s'allongea sur son lit. Elle s'imagina mariée avec Richie. Bien sûr, ce ne serait pas pour tout de suite. Ils n'étaient même pas fiancés. Mais à partir de ce soir...

Elaine préféra ne plus y penser. Et si elle se trompait ? S'il ne lui demandait pas d'être sa petite amie officielle ? Ils ne se fréquentaient que depuis un mois. Une éternité. Jamais elle n'avait été aussi heureuse. Richie Walters était son prince charmant.

Elaine avait tout de suite eu le béguin pour lui, mais Richie ne l'avait remarquée que l'été précédent. Ils travaillaient alors tous deux à l'Empire Department Store, un grand magasin. Au début, il lui parlait pendant les pauses ou en passant dans son rayon.

Elaine avait obtenu ce petit boulot d'été grâce à son père, le Dr Harold Murray, qui connaissait le directeur. Richie avait trouvé cet emploi par le même biais. Ils avaient plaisanté sur le fait qu'ils étaient tous deux riches et pistonnés. Mais Richie aurait pu décrocher seul n'importe quel emploi. Il était très beau, avec ses boucles blondes, ses yeux bleus et son nez parfait. Et c'était un garçon intelligent, réfléchi. Richie savait tout. En automne, il avait même apporté son aide à la campagne du président Kennedy et avait rencontré le président lors de son passage à Portsmouth.

Le jeune homme avait posé sa candidature dans de nombreuses universités. Il était si brillant qu'il serait certainement accepté partout. Elaine espérait qu'il choisirait State, comme elle. Ce serait dommage de

se lancer dans une histoire sérieuse et de se retrouver éloignés peu de temps après. Certes, elle lui resterait fidèle mais... C'était reparti ! Richie ne lui avait encore rien demandé ! Frank Coppella, un camarade de football de Richie, son meilleur ami, avait confié à Wendy Blair que Richie pensait officialiser avec Elaine, et qu'il avait eu un comportement étrange toute la semaine.

Elaine s'assit de nouveau devant sa coiffeuse pour se maquiller les yeux. Tournant la tête de gauche à droite, elle se trouva jolie. Pas aussi belle qu'Alice Fay, la reine de la promo de l'année dernière, mais jolie. Bien des garçons partageaient cette opinion : Elaine, qui supportait l'équipe de football et évoluait dans le sillage d'Alice, ne faisait jamais tapisserie.

Elle enfila une culotte blanche et un soutien-gorge, un pantalon corsaire marron, un chemisier blanc et un pull de ski rouge et noir. C'était un hiver un peu particulier. Thanksgiving était passé et pourtant il ne faisait pas encore très froid. Ce temps doux convenait à Elaine.

En vérifiant sa tenue, elle remarqua que l'un des boutons de son chemisier était défait. Elle le reboutonna en frissonnant. Fermant les yeux, elle imagina les doigts de Richie dégraffer très lentement son corsage. Soudain, elle eut la bouche sèche et l'estomac noué. Le contact de ses mamelons durcis avec le fin tissu du soutien-gorge la troubla.

En dépit de ses bonnes manières, Richie exprimait les désirs de tout homme. Au cours d'une discussion sur la sexualité, la mère d'Elaine avait recommandé à sa fille de s'accrocher à sa virginité car, en se montrant trop libre, elle perdrait le respect des garçons.

Elaine suivait ce conseil, même si cela commençait à lui peser. Quand elle se trouvait dans les bras de Richie et qu'il lui caressait le bas du dos, elle brûlait d'envie de s'abandonner. Mais elle se félicitait de ne pas lui avoir encore cédé. Une femme devait se réserver pour son mari. Il suffisait d'entendre avec quel mépris les garçons parlaient d'Eleonor Strom. Elaine prit cependant une décision. Ce soir, si Richie lui demandait d'être sa petite amie officielle, elle le laisserait lui caresser les seins. Ce ne serait que justice. Et il aurait une bonne raison supplémentaire de rester avec elle...

La jeune fille consulta la pendule. Vingt heures passées. Il n'allait pas tarder. Elle enfila une paire de tennis et inspecta une nouvelle fois sa tenue. En bas, le carillon de la porte retentit.

Dans les toilettes du restaurant Bob's Hamburger Heaven, Bobby Coolidge admirait son reflet dans le miroir. Avec application, il peigna ses épais cheveux noirs et gominés. Il les plaqua d'abord en arrière, laissant une petite queue se former sur sa nuque. Il inspecta le résultat. Parfait. Il façonna ensuite une banane au milieu de son front. Elvis Presley n'aurait pas fait mieux.

— Passe-moi ton peigne quand t'auras fini, lança son frère Billy en remontant la braguette de son jean moulant.

— Une seconde ! protesta Bobby.

Bobby redressa une mèche de travers. Enfin satisfait, il rinça le peigne et le tendit à son frère. Billy se plaça à son tour devant la glace tandis que Bobby, appuyé contre le mur des toilettes, sortait une cigarette de la poche de son blouson de cuir noir.